

Tuailon le tisserand

Henri Armand

En Décembre 2007 – lors de la Conférence annuelle du Centre d’Études francoprovençales – le Syndic de Saint-Nicolas, Bruno Domaine, sur proposition de l’Association “Amis de Saint-Nicolas“ décernait le Prix Saint-Nicolas au Professeur Gaston Tuailon

« eun recognèssence di retertse bien interessante que l’a todzor fé su noutra lenga, lo francoprovençal ».

Quelle ne fut pas notre surprise d’entendre de sa vive voix, en guise de remerciement, un exposé fort intéressant sur l’origine de son nom :

« Que faut-il dire en remerciement ? Il y a longtemps que je viens à Saint-Nicolas. La première fois c’était avec Willien et il y avait avec nous des gens dont je voudrais rappeler le souvenir, celui de Schüle et bien sûr de Willien.



Saint-Nicolas. 15-16 décembre 2007. Conférence annuelle.

(photo D. Pallu)

Nous sommes dans une journée d'onomastique, alors je vais dire quelque chose qui est sur le sujet même, à savoir l'histoire de mon nom. Les gens veulent savoir d'où viennent leurs noms. Moi, j'ai la chance de savoir d'où vient mon nom. [...] Le plus ancien (Tuaille de ma famille) que je connaisse c'était un "bergamasco" ; il est venu en France sous Napoléon 1^{er}, il a épousé une mauriennaise et je suis un descendant d'eux. Mais mon nom qu'est-ce qu'il est ? Mon nom veut dire tisserand ! Tisserand, un fabricant de *touaille*, la toile [...] ou plus exactement la toile qui est sur le métier à tisser... Dans le Jura il y a deux espèces de Tuaille [...] mais ce sont des tisserands. [...] Je suis un Tuaille qui était un tisserand Mes grands-parents étaient des tisserands... ».

Il nous démontrait, encore une fois le Professeur Tuaille, ce jour-là, qu'il avait une capacité incroyable de tirer les fils, de trouver l'explication la meilleure, d'être un bon tisserand, en somme ! Combien de fois ne l'avons-nous pas vu, nous les "vétérans" du Centre d'Études, prendre la parole, après l'intervention d'un collègue ou d'un stagiaire, sur tel ou tel aspect du francoprovençal ou sur une question donnée, en faisant une mise au point importante ou simplement en donnant une précision allant au cœur du sujet, de façon brillante. Comme toujours, d'ailleurs.

Ses intérêts étaient vastes, comme le rappelle dans *La Tribune de Genève* du 16 Juin 2011, Rémi Mogenet :

« Le professeur Gaston Tuaille, universitaire grenoblois spécialisé dans l'étude du francoprovençal, est mort récemment ; nous avons un peu correspondu. J'ai lu plusieurs articles de sa main, et son ouvrage *La Littérature en francoprovençal avant 1700* m'a révélé, entre autres choses, la poésie héroïque et pastorale du Bressan Bernardin Uchard et les visions mystiques de la Lyonnaise Marguerite d'Oingt.

G. Tuaille était un des grands acteurs de l'exploration du francoprovençal et de sa littérature, une sorte de pionnier. Sa pensée, sur la question, prenait pour base la communauté villageoise, sans doute parce que les variantes du francoprovençal sont celles des villages mêmes ; d'ailleurs il connaissait d'abord celle du village mauriennais qui l'avait vu naître ».

Quant à nous, nous ne pourrions jamais oublier son intervention magistrale dans la salle de la Bibliothèque d'Aoste où, tout en étant déjà atteint par la maladie, il présenta avec la verve habituelle son grand ouvrage sur le francoprovençal.

En plus de ces souvenirs j'en garde plusieurs autres, en commençant par les soirées qu'on passait ensemble après les stages de préparation au "Concours Cerlogne" qui se tenaient, alors et par volonté de René Willien, régulièrement à Saint-Nicolas pendant plusieurs jours. On allait alors, après le souper, boire un coup au "Bellevue" ou même jusqu'à Cerellaz. Et Gaston Tuaille était souvent de la par-

tie et là il nous racontait des anecdotes curieuses ou il ajoutait, soudain, des informations précieuses aux choses apprises pendant la journée d'étude. Là, encore, c'était le tisserand qui connaissait bien son métier... à tisser le francoprovençal !

Une fois que je devais me rendre à une importante rencontre avec les Savoyards, j'aurais dû renoncer à une réunion du Centre d'Études où René Willien nous avait conviés. Gaston Tuillon me dit alors : « Mais restez, je vais vous amener moi-même en voiture, tout de suite après la réunion. Je dois rentrer moi aussi ».

Le long du voyage on parla de plusieurs choses, même de mes recherches sur l'utilisation des plantes médicinales du terroir ou sur l'histoire du pays, et à ce propos il voulait savoir comment "se portait" la Commune de Saint-Nicolas, la petite capitale du francoprovençal. « Je pense souvent – me dit-il tout à coup – à quel sera l'avenir de cette petite commune de montagne ». On voyait qu'il avait une grande affection pour la patrie de Cerlogne : même pendant ses dernières années, d'ailleurs, il venait y passer quelques jours avec sa femme Gunhild.

« Vous avez un paysage magnifique – me dit-il en reprenant son discours – une position enviable, non loin de la ville et pourtant en pleine montagne et sur un plateau saisissant ouvert sur des superbes montagnes. Vous devez



Saint-Nicolas. 15 octobre 1967. Inauguration du Centre d'Études francoprovençales. (Henri Armand, Rose-Claire Schüle, Gaston Tuillon, Corrado Grassi et Ernest Schüle).

(Archives du Centre d'Études, photo R. Willien)

en profiter : épanouir votre artisanat, garder précieusement l'agriculture qui est le vrai support du tourisme, un tourisme qui peut et doit se développer comme fait culturel. Et là le Centre d'Études est une ressource inégalable. Alors, défendez votre patois, bien sûr, mais en cultivant toujours le français. Les ornières sont tracées depuis pas mal de temps ! ».

Oui, le français qui est la souche commune, je pensais après ses réflexions. Et notre patois y trouve sa pierre de touche : francoprovençal, le nom même le dit, mais on l'oublie trop souvent !

Nos échanges sur l'avenir de Saint-Nicolas et du francoprovençal se terminèrent à la gare de Grenoble où mon ami Henri Béjean, Maire de Villaroger, serait venu me chercher pour aller à la rencontre avec les autres Savoyards.

Les trains allaient et venaient et soudain une image surgit dans mon esprit, comme un écho des paroles du Professeur Tuillon. La voici : le patois et le français sont en Vallée d'Aoste comme le train et la voie ferrée ; or, si le train sort des rails, c'est la catastrophe !

En me souvenant de tout cela, je veux dédier à la mémoire de notre ami Gaston Tuillon – comme une sorte de viatique pour le long voyage qu'il a entrepris – ces quelques vers que j'avais écrits il y a quelques années :

LO GRAN TËCHAOU

*Un aousè su la brantse
Pi-pi-pi , et vaoule yà
La nei, se dzenta blantse,
Reste an miya, et poui s'en va...*

*Tot passe, tsëca pe cou.
Qui lo premi ? se sa pa :
L'est la viya que dzoye à tsapafou
Et cen que tsertse, lo veit pa !*

*Më to cen que vouë feneit
Pe todzor l'est pa perdu :
Lo Gran Tëchaou, den se dei,
Varde amodo tseut le fu...*

LE GRAND TISSERAND

Un oiseau sur la branche
Pi-pi-pi et puis il s'en va
La neige si blanche
S'arrête une peu et puis s'en va...

Tout passe, un peu à la fois.
Qui sera le premier ? On ne sait pas :
C'est la vie qui joue à colin-maillard
Et ce qu'elle cherche, ne le voit pas !

Mais tout ce qui aujourd'hui finit
Pour toujours n'est pas perdu :
Le Grand Tisserand dans ses doigts
Garde bien tous les fils ...

Henri Armand